

## Croix de Bois, Croix de Fer

Francis Denis

« Croix de bois  
croix de fer  
Si je mens  
Je vais en Enfer... »

Ce matin, comme chaque samedi, Maman a ramené du marché son panier richement garni de victuailles et de gâteries en tout genre.

J'attends bien sûr avec impatience qu'elle déballe la totalité de ses achats pour trouver mon bonheur.

En général, il s'agit d'un énorme sachet en plastique rempli de friandises vendues au détail ; papiers multicolores et scintillants, nounours en guimauve, sucettes au caramel, violettes parfumées... Bref, tout ce qui fait la joie d'un « dévoreur de chuques » comme aime à m'appeler Grand-père en me décoiffant énergiquement de ses gros doigts boudinés.

Il est assis au milieu de la cuisine, trônant sur sa chaise, la pipe à la main et projetant d'énormes panaches de fumée blanche jusqu'au plafond écaillé.

Et comme chaque samedi, c'est lui qui joue son Salomon et fait le partage entre moi et mon petit frère. Et gare à celui qui n'est pas content ! Le tout lui passe alors sous le nez et gonfle l'escarcelle du concurrent.

A peine servi, Paulo aime se réfugier dans notre chambre pour profiter de son trésor et le protéger éventuellement des regards envieux.

Je le rejoins en général pour de longues transactions où les bonbons voyagent d'un sachet à l'autre avant de finir enfin dans nos bouches respectives.

Et ce matin, comme chaque samedi, nous ne manquons pas à la tradition.

Seulement, me voici moins enclin à respecter le pacte qui nous unit et prône une totale égalité entre frères. Quel diabolin s'est donc glissé en moi pour que je me mette ainsi à tricher pour le partage ? une sucette contre quatre souris ou rien ! Un nounours en échange de la voiture de pompier et on tope là !

Bien que plus jeune, Paulo n'en est pas moins conscient de l'entourloupe et commence à s'énerver sérieusement.

Il veut à tout prix récupérer le jouet que je viens de lui escroquer. Les larmes lui montent aux yeux. Je tiens bon. Sa petite main s'agrippe désespérément à l'échelle minuscule qui, sous la pression, finit par se briser net.

Le drame est inévitable et c'est en hurlant que Paulo quitte la chambre pour faire part de ses malheurs aux plus grands.

Je ne me sens pas très à l'aise. En bas, la chaise de Grand-père a soudain raclé le carrelage dans un fracas énorme et j'entends sa grosse voix se rapprocher au rythme de ses pas lourds dans l'escalier.

Redoutant le pire et me sentant pris au dépourvu, je me précipite sur mon bureau d'écolier, empoigne la paire de ciseaux et me passe sauvagement l'une des lames sur le front. Le sang gicle sur les petits carreaux de mon cahier ouvert, coule le long de mes joues, macule mes vêtements neufs, me mets définitivement à l'abri de tout reproche.

La porte s'ouvre.

Grand-père apparaît, les joues empourprées et le regard des mauvais jours.

- Paulo m'a frappé!

L'air meurtri et désespéré, me frottant les yeux avec énergie, je finis de barbouiller mon visage, certain d'attendrir et de sauver ainsi ma peau.

Paulo a été puni. Une heure au placard ! J'en frémis pour lui.

Nous sommes à table. Il ne dit pas un mot et refuse obstinément de tourner son regard vers moi.

Maman est silencieuse et Grand-père semble plongé dans ses pensées.

Il y a bien longtemps que nous n'avions passé une soirée aussi sinistre.

J'ai le front qui picote et lorsque j'adresse un sourire maladroit à Maman dans l'espoir d'une réconciliation plus qu'incertaine, la peau se tend un peu plus et la cicatrice se fait plus douloureuse.

Ce soir, nous allons nous coucher comme les poules. Pas de Nounours à la télé ni d'histoires pour nous endormir. A peine un baiser sur le front, tiède et sans saveur.

Nous voici plongés dans notre lit depuis un long moment déjà. Paulo dort à poings fermés.

J'ai beau compter et recompter les moutons, m'inventer mille histoires, je tente d'appivoiser le sommeil en vain.

La nuit est tombée. J'aperçois à travers la mousseline des rideaux quelques pâles étoiles scintiller timidement. Le silence se fait pesant, voire inquiétant.

Aucun des bruits rassurants de la rue ne monte jusqu'à nous, comme si la terre n'existait plus et que notre chambre flottait, seule dans l'espace.

Un vacarme assourdissant rompt soudain le calme apparent. Quelqu'un frappe violemment contre la porte. Quelqu'un que je ne connais pas. Quelqu'un qui est là pour moi !

Je veux appeler Maman, Grand-père, pour qu'ils viennent à mon secours, mais aucun son ne sort de ma gorge nouée.

J'ai peur et reste figé, assis au milieu de mon lit, les yeux fixés sur la poignée qui s'agite avec force.

Le lit de Paulo semble inaccessible, comme s'il s'éloignait peu à peu de la scène, le mettant ainsi à l'abri des choses horribles qui s'annoncent.

Les coups redoublent et la porte est sur le point de céder.

Le bois se fend, éclate, et par le trou béant ainsi formé surgit une main velue, aux ongles longs et noirs comme des lames. Des nuages de fumée blanche sont projetés dans la chambre et des petits cris perçants accompagnent les jets successifs de bonbons qui viennent s'écraser sur le sol.

Une petite voiture de pompiers tourne et tourne et tourne sur le tapis, tout autour de mon lit... Il est là, près de moi. Je sens son souffle chaud tout prêt de ma nuque.

Grand-père déploie méticuleusement ses deux grandes ailes de chauve-souris avant de me saisir d'une main pour m'entraîner en Enfer.